

André S. Labarthe et la reconduction cinématographique

Critique fameux aux *Cahiers du Cinéma* et cinéaste prolifique, André S. Labarthe filme depuis 1982, le 30 novembre de chaque année, un coin de rue en bas de chez lui dans le XVIII^e arrondissement de Paris. Il place une caméra 16 mm sur un trépied, à plus de deux mètres cinquante de haut. Un preneur de son avec une perche l'accompagne. Le rituel s'est installé. Ses amis-équipes sont là, à midi chaque année de ce même jour à l'angle de la rue Ramey et de la rue Custine pour assister ou aider au tournage, avant d'aller tous ensemble déjeuner.

L'architecte-cinéaste Guillaume Meigneux était là le 30 novembre 2007 pour filmer ce moment. La séquence tournée par Labarthe est assez brève puisque le temps du plan est donné le magasin pour une pellicule 16 mm, cent vingt mètres, soit une dizaine de minutes si le film est projeté à vingt-quatre images par seconde. « Le plan débute par un plan fixe dans l'axe de la rue Ramey où Labarthe présente brièvement l'équipe et annonce la date, le lieu et l'heure, puis un lent panoramique jusqu'à arriver dans l'axe de la diagonale du carrefour, pause de 4 min puis lent panoramique jusqu'à finir dans l'axe de la deuxième rue, pause de 2 min et lent panoramique de retour sans interruption jusqu'au point de départ. »

À partir de 2012 cet heureux rituel s'est arrêté. Un désaccord entre le réalisateur et son producteur-ami à propos du passage en numérique pour tourner le plan en est la raison principale. André Labarthe précise lors de sa venue à Grenoble que sans les trois conditions initiales – 1. de la pellicule, 2. du 16 mm, 3. Une durée de 10 min, donnée par la taille du magasin –, l'expérience n'a plus aucun sens. Cela constitue depuis 1982 exactement trente films, à la durée et au cadrage identiques, réalisés peu ou prou dans les mêmes conditions matérielles pour filmer cet angle de rue, son angle de rue. Dans l'entretien que mène Guillaume Meigneux avec André Labarthe et son producteur, Labarthe précise qu'il a jusqu'à aujourd'hui refusé de visionner les films tournés alors même que ceux-ci sont développés (toujours sur pellicule 16 mm) : « À quoi bon, vu que de toute façon, nous allons recommencer l'année prochaine. De plus il faut être franc, nous avons tous vu qu'il ne s'était rien passé d'extraordinaire dans ces dix minutes, ni la première année ni les autres. » La seule perspective que Labarthe imagine est celle d'un mur d'images : « un empilement d'écrans avec un écran par plan et par année pour exposer les vingt-cinq [à l'époque du témoignage] et là l'œil se baladerait, tiens 82 c'est la date de naissance de mon fils, et toi c'est quelle année ? ». Le mur d'images permettrait pour Labarthe de comparer des séquences entre-elles pendant leur déroulement même, ce que ne permettrait pas un montage bout à bout ou des visionnages séparés.

Que nous dit cette expérience ?

D'abord un intérêt pour le quotidien urbain avec des contraintes de relevé explicites, des relevés s'inscrivant dans une temporalité calculée et, très vite, l'inéluctable implication de l'observateur dans l'espace décrit.

Ce type de dispositif nous parle car on les imagine facilement reproductibles. Chacun peut consigner cet ordinaire du lieu, cet ordinaire du regard et légitimer par la construction d'un

témoignage partageable l'intérêt à ce qui compose un quotidien, véritable monde dans ses variations et ses répétitions.

Entre récits du lieu et lieu des récits, le travail sur la série mélange naturellement le temps long de l'évolution d'un site et le singulier de chaque moment capté. Le paysage urbain se dessine dans ses évolutions. L'album et le temps linéaire que l'on a par exemple avec Auggie Wren le personnage de Paul Auster dans son film *Smoke*, les enveloppes et le temps encapsulé que l'on peut retrouver chez Georges Perec, la carte/*time-line* et le temps comparé du photographe Camilo Vergara dont nous avons parlé dans la dernière chronique, et ici le mur d'écrans et le temps simultané. Tous ces dispositifs sont autant de possibles pour rendre compte du temps qui passe sur nos villes et sur nous et peut-être plus encore pour réfléchir au temps qui vient.